



HAL
open science

Notice biographie sur Miriam Makeba, une chanteuse sud-africaine engagée contre l'apartheid à l'ONU

Chloé Maurel

► To cite this version:

Chloé Maurel. Notice biographie sur Miriam Makeba, une chanteuse sud-africaine engagée contre l'apartheid à l'ONU. 2023. <hal-04299266>

HAL Id: hal-04299266

<https://hal.science/hal-04299266v1>

Preprint submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Miriam Makeba

Notice biographique rédigée par Chloé Maurel (2023).



Miriam Makeba en 1969, photo libre de droits (wikicommons).



Miriam Makeba dans les années 1960, DR.

Née le 3 mars 1932 à Johannesburg en Afrique du Sud, morte le 9 novembre 2008 à Castel Volturno en Italie, chanteuse d'ethno-jazz, militante politique sud-africaine, déléguée à l'ONU, surnommée « Mama Africa », naturalisée guinéenne dans les années 1960, puis algérienne en 1972. Mariée 5 fois, un enfant.

De son vrai nom Zenzile Makeba Qgwashu Nguvama, elle est née à Prospect, un des bidonvilles, appelés en Afrique du Sud *townships*, de Johannesburg. Son père est instituteur, d'ethnie xhosa, et sa mère domestique, d'ethnie swazi, dont elle est la sixième enfant. Toute petite, elle vit dans des conditions très précaires : alors qu'elle est tout bébé, sa mère est emprisonnée, avec elle, pour six mois pour avoir brassé de la bière afin de subvenir aux besoins de la famille.

Déjà toute petite, elle chante dans le chœur de l'institut de formation Kilnerton à Pretoria, une école primaire méthodiste fréquentée par des enfants noirs, qu'elle fréquente pendant huit ans, étant baptisée protestante. Son talent est alors déjà remarqué. Elle va alors rapidement chanter dans divers chœurs, en anglais (avant même de savoir parler cette langue), Xhosa, Sotho, et en zoulou.

Ses parents étaient mélomanes, sa mère jouant plusieurs instruments de musique traditionnels, son grand frère collectionnant des disques de jazz, et son père jouant du piano et chantant dans un groupe. Mais ce dernier meurt alors qu'elle n'a que six ans.

Makeba doit alors quitter l'école assez vite pour aider à subvenir aux besoins de sa famille, elle s'installe comme bonne et nounou chez une famille grecque de la banlieue de Johannesburg ; mais la mère de famille arrête de la payer au bout de trois mois et l'accuse de vol, alors Makeba se réfugie chez sa grand-mère.

La mère de Makeba devient « *sangoma* », guérisseuse traditionnelle, ce qui l'oblige à partir sur les terres ancestrales au Swaziland pour exercer cette fonction. Makeba doit donc travailler, dans des conditions difficiles, comme lingère et laveuse de taxis notamment, pour soutenir sa famille.

En 1948, est établi le système raciste de l'apartheid en Afrique du Sud, inaugurant une période sombre pour les Noirs d'Afrique du Sud, système qui durera jusqu'en 1991.

Makeba épouse James Kubay, stagiaire policier, en 1950. À 17 ans, elle accouche de sa fille unique, Bongis, puis est diagnostiquée d'un cancer du sein, dont elle se remet grâce aux soins traditionnels de sa mère. Elle divorce en 1952.

Elle commence à chanter avec le groupe « Cuban Brothers », un groupe musical masculin, puis devient choriste du groupe de jazz « Manhattan Brothers » en 1952, qui joue un mélange de chansons sud-africaines et de afro-américaines, et qui lui donne son prénom de scène : Miriam. Elle est la seule femme dans ces deux groupes. C'est avec les « Manhattan Brothers » qu'elle enregistre son premier hit, "Lakutshn, Ilanga", en 1953

C'est en 1955, en jouant avec les « Manhattan Brothers », que Makeba rencontre pour la première fois Nelson Mandela, alors jeune avocat, qui est marqué par cette jeune femme et a dès cette première rencontre le sentiment qu'elle « ira loin ».

En 1956, elle se joint à un groupe musical féminin, the « Skylarks » (appelé aussi the « Sunbeams »), qui chante du jazz et des mélodies traditionnelles sud-africaines. Plusieurs des chansons de ce groupe rencontrent le succès, pourtant Makeba ne reçoit pas de rémunération pour sa participation à ce groupe.

En 1957, du fait de ses premiers succès, Makeba fait la couverture du magazine *Drum*. Les choses vont alors s'accélérer pour elle et sa carrière va décoller : en 1959, elle apparaît dans un film anti-apartheid, *Come Back, Africa*, produit et réalisé par le réalisateur indépendant Lionel Rogosin. Ce film mêle des éléments réels et fictionnels, et, du fait de son caractère engagé, a dû être tourné en secret. Makeba y chante deux chansons. Le film est remarqué, notamment le passage où apparaît Makeba, et il est projeté à la Biennale de Venise (Italie), remportant le prix de la critique. Makeba obtient un visa pour se rendre à Venise, et elle est considérée comme cruciale pour le succès de ce film, symbole de l'africanité et de la lutte contre l'exploitation sociale et raciale, notamment pour les dialogues en langue zoulou.

Ce rôle lui vaut une première reconnaissance internationale, et elle va alors voyager à Londres et à New York pour se produire sur scène. A Londres, elle rencontre le chanteur américain Harry Belafonte, qui devient son mentor. Il l'aide à enregistrer ses premiers solos, comme "Pata Pata" qu'elle avait composée en 1956 (mais c'est seulement plusieurs années plus tard que cette

chanson emblématique sera diffusée, puis qu'elle la chantera sur les scènes du monde entier) et une version de la chanson Xhosa traditionnelle "Qongqothwane",

En Angleterre, elle épouse Sonny Pillay, chanteur sud-africain d'ascendance indienne, mais ils divorcent à peine quelques mois plus tard.

Elle déménage à New York, faisant ses débuts à Manhattan dans le « Village Vanguard », où elle chante en Xhosa et Zoulou, devant notamment Miles Davis et Duke Ellington. Sa performance reçoit un accueil critique favorable, elle devient célèbre dans les clubs de jazz. Harry Belafonte, qui l'a aidée à s'installer aux Etats-Unis, l'aide sur le plan logistique pour ses premières performances sur scène. Elle vit alors à Greenwich Village, mais elle est en insécurité financière, et doit travailler comme baby-sitter pour boucler ses fins de mois difficiles. En 1959, elle joue avec succès dans la comédie musicale *King Kong*.

Lorsque sa mère meurt en 1960, peu après le massacre de Sharpeville, dans lequel deux des membres de sa famille trouvent la mort, elle ne peut même pas assister à leurs obsèques, du car le gouvernement raciste d'Afrique du Sud l'interdit de séjour, lui annulant son passeport sud-africain. Elle ne peut même pas aller voir sa fille de neuf ans, restée en Afrique du Sud...

Cette situation l'amène à se politiser encore davantage : elle va devenir une chanteuse très engagée, ayant à cœur de dénoncer inlassablement l'apartheid et le racisme. Elle se sent une responsabilité, suite au massacre de Sharpeville (21 mars 1960, 69 morts), pour soutenir ses compatriotes sud-africain, elle qui a eu la chance de pouvoir fuir le pays, et va se consacrer à dénoncer l'apartheid. Elle proclame : « Ne résisteriez-vous pas si on ne vous accordait aucun droit dans votre propre pays parce que la couleur de votre peau est différente de celle des dirigeants et si vous étiez puni pour avoir simplement demandé l'égalité ? »¹

A New York, elle fréquente assidument les autres Africains exilés et immigrés, comme Hugh Masekela, qu'elle épouse en 1963 (elle en divorcera en 1968). Le couple habite à côté de chez le musicien de jazz Dizzy Gillespie, à Englewood, dans le New Jersey, près de New York. Ils passent souvent du temps ensemble à Harlem. Ils fréquentent aussi les acteurs Marlon Brando , Sidney Poitier, et Lauren Bacall, et les musiciens Louis Armstrong et Ray Charles. Makeba devient en outre amie avec la chanteuse engagée Nina Simone. Toutes les deux se produisent à Carnegie Hall.

Aux Etats-Unis, Makeba témoignera de la pénibilité de la vie quotidienne à l'époque de la ségrégation raciale : « *il n'y avait pas beaucoup de différence en Amérique [par rapport à l'Afrique du Sud]; c'était un pays qui avait aboli l'esclavage mais c'était une sorte d'apartheid à sa façon* »². Elle s'engage pour le Mouvement des droits civiques aux Etats-Unis, cause qu'elle associe avec la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud, dans un esprit de convergence des luttes.

¹ Cité dans : Redmond, Shana L. (2013). *Anthem: Social Movements and the Sound of Solidarity in the African Diaspora*, p. 239.

² Jaggi, Maya (29 April 2000). "The return of Mama Africa". *The Guardian*.

Aux Etats-Unis, elle se crée un nouveau chez elle. « *J'ai toujours voulu quitter la maison. Je ne savais pas qu'ils allaient m'empêcher de revenir. Peut-être que si j'avais su, je ne serais jamais parti. C'est un peu douloureux d'être loin de tout ce que vous avez toujours connu. Personne ne connaîtra la douleur de l'exil tant que vous ne serez pas en exil. Peu importe où vous allez, il y a des moments où les gens vous montrent de la gentillesse et de l'amour, et il y a des moments où ils vous font savoir que vous êtes avec eux mais pas d'eux. C'est là que ça fait mal* ». ³

Au fil du temps, sur les conseils de son ami Harry Belafonte, elle ajoute à son répertoire des mélodies d'Amérique latine, d'Europe, d'Israël, et d'autres influences africaines, ce qui fait de son style une fusion de musiques du monde.

Elle visite le Kenya en 1962 en soutien à l'acquisition de l'indépendance de ce pays, et se consacre à rassembler des financements pour son leader Jomo Kenyatta.

Fin 1962, elle témoigne, devant le Comité spécial de l'ONU contre l'apartheid, sur les effets de l'apartheid, et réclame des sanctions économiques contre le gouvernement ségrégationniste d'Afrique du Sud. Elle demande en particulier un embargo sur les armes contre ce gouvernement, faisant valoir que les armes vendues à ce gouvernement raciste sont employées contre des civils noirs innocents, notamment des femmes et des enfants de ce pays. Le gouvernement sud-africain, en réplique, interdit ses chansons en Afrique du Sud, et lui retire sa nationalité sud-africaine, l'empêchant de revenir dans son pays natal. Miriam Makeba devient donc apatride. Heureusement, plusieurs pays lui fournissent des passeports, en signe de soutien : l'Algérie, la Guinée, la Belgique et le Ghana. Au cours de sa vie, elle détiendra jusqu'à 9 passeports, et sera faite citoyenne d'honneur de 10 pays.

En 1963, Miriam Makeba est reçue à nouveau à l'ONU ⁴ et a l'opportunité de prononcer un discours devant l'Assemblée générale. Cette jeune chanteuse engagée contre l'apartheid va saisir cette occasion pour lancer un vibrant appel contre la discrimination raciale et pour alerter l'opinion mondiale au sujet de la situation en Afrique du Sud :

« *Je vous demande, à vous et à tous les dirigeants du monde, agiriez-vous différemment, garderiez-vous le silence et resteriez-vous sans rien faire si vous étiez à notre place ? Ne résisteriez-vous pas si on ne vous autorisait aucun droit dans votre propre pays parce que la couleur de votre peau est différente de celle des dirigeants, et si vous étiez puni pour avoir simplement réclamé l'égalité ? Je lance un appel à vous, et à tous les pays du monde, pour faire tout ce que vous pouvez pour stopper cette tragédie en cours. Je lance un appel à vous, pour sauver les vies de nos leaders, pour vider les prisons de tous ceux qui n'auraient jamais dû y être envoyés* ». Ce discours engagé et courageux ⁵ avait été mûrement préparé pendant plusieurs jours par Miriam Makeba, aidée de son ami le chanteur américain Harry Belafonte ⁶.

A la suite de son discours, elle est contrainte de rester exilée, pendant 31 ans, par le gouvernement raciste sud-africain, qui interdit d'ailleurs sa musique sur son sol, pour la sanctionner pour son engagement anti-apartheid, et pour avoir joué dans le film anti-apartheid *Come Back, Africa* du cinéaste américain Lionel Rogosin. Ses disques sont retirés de la vente en Afrique du Sud. Le gouvernement sud-africain a retiré sa citoyenneté à Miriam Makeba.

³ Bordowitz, Hank (2006). "Miriam Makeba". In Kaufman, Alan (ed.). *The Outlaw Bible of American Essays*. Thunder's Mouth. P. 247.

⁴ United Nations Security Council, S/5426 16 September 1963 : Report of the Special Committee on the policies of apartheid of the government of the Republic of South Africa, paragraphe 42.

⁵ Discours dont on peut visionner un extrait sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Pc0GqSHiXH0>

⁶ Cité dans : Chloé Maurel, *Une brève histoire de l'ONU au fil de ses dirigeants*, Paris, éditions du Croquant, 2017, p. 72-73.

Elle ne cesse de prononcer des discours anti-apartheid et d'appeler au boycott de l'Afrique du Sud, à la tribune de l'ONU et de l'Unesco. Ses chansons appellent à la tolérance, à la démocratie et à la paix.

L'empereur d'Ethiopie, Haïlé Sélassié, l'invite à chanter à l'occasion de l'inauguration de l'Organisation de l'Unité africaine (OUA) le 25 mai 1963, événement qui rassemble 32 pays africains fondateurs. Elle est d'ailleurs la seule artiste à se produire lors de cette cérémonie.

Au cours des années 1960, elle se rapproche du mouvement « *Black Consciousness* », et du mouvement « *Black Power* ». A la fin d'un de ses concerts aux Etats-Unis, elle rencontre le leader trinitado-américain Stokely Carmichael, qui dirige le « *Student Nonviolent Coordinating Committee* » (SNCC) et qui est une figure majeure du *Black Panther Party*. Six ans plus tard, elle le revoit à Conakry (Guinée). En 1964 elle témoigne une seconde fois devant l'ONU.

Elle reçoit le soutien personnalités politiques noires de premier plan, comme le président du Ghana Kwame Nkrumah, le président de Guinée Ahmed Sékou Touré, l'homme politique cap-verdien et bissao-guinéen Amílcar Cabral ainsi que le leader mozambicain Eduardo Mondlane. Citoyenne du monde, elle chante aussi bien en zoulou, en xhosa, en tswana, en swahili, en portugais et en même en arabe à l'occasion des Jeux africains de 1978 à Alger. Elle écrit et chante des chansons à textes consacrés aux grands héros contemporains africains, de Patrice Lumumba à Ahmed Sékou Touré, en passant par le Mozambicain Samora Machel, et consacre même une chanson au leader afro-américain Malcolm X.

En 1965, elle épouse le musicien sud-africain, Hugh Masekela (elle en divorcera en 1966). En 1966, elle reçoit un *Grammy Award* pour son disque *An evening with Harry Belafonte and Miriam Makeba*. Elle devient alors la première femme sud-Africaine à recevoir cette récompense.

En 1967, plus de 10 ans après son enregistrement, elle sort le disque "Pata Pata" aux Etats-Unis, qui devient un grand succès. Le « pata pata » est une parade amoureuse que'on danse dans les faubourgs de Johannesburg. En langues zulu et xhosa, on pourrait le traduire par « un petit rien ».

En mars 1968 elle épouse enfin Stokely Carmichael, ce qui lui vaut des inimitiés aux Etats-Unis et une baisse de sa popularité, notamment de la part des conservateurs et modérés, qui la voient alors comme une extrémiste. Plusieurs de ses concerts se voient annulés et la presse parle moins d'elle. En revanche, le FBI et la CIA se mettent à la surveiller, et à enregistrer ses conversations, plaçant des micros dans son appartement. Alors qu'elle est de passage aux Bahamas, elle voit, au retour, à l'aéroport, son entrée aux Etats-Unis refusée. Elle s'installe donc avec Carmichael en Guinée, où elle est accueillie chaleureusement par le président Sékou Touré, qui lui accorde la citoyenneté guinéenne, et où elle va rester 15 ans. Elle ne rentrera aux Etats-Unis pas avant 1987. En Tanzanie aussi, le président Julius Nyerere lui remet la citoyenneté de son pays.

Les années 1970 sont la période des grands festivals : en septembre 1974, elle joue au festival « Zaïre 74 », organisé à l'occasion du combat entre Mohamed Ali et George Foreman à Kinshasa. Puis, en 1977, elle participe au FESTAC 77, un festival des cultures et arts noirs et africains qui se tient à Lagos, au Nigeria, et réunit près de 60 pays. Elle poursuit les tournées internationales avec le *Ballet de Guinée*. En 1978, lors des Jeux panafricains d'Alger, elle interprète en arabe la chanson « *Ifriqya* ».

Sékou Touré, président de Guinée, veut créer un nouveau style, typiquement africain, de musique, et fonde le label « Syliphone », pour lequel il fait chanter et rémunère divers chanteurs, notamment Makeba, qui témoignera qu'elle n'a jamais vu de chef d'Etat qui a autant fait pour la musique et les musiciens que Sékou Touré. Makeba se met à écrire des chansons critiques sur le gouvernement

américain, et des chansons engagées portant sur l'actualité de l'Afrique, comme la chanson "Lumumba" en 1970 et "Malcolm X" en 1974.

Makeba va alors faire beaucoup de tournées musicales en Afrique, sillonnant le continent, et étant accueillie chaleureusement du Kenya à l'Angola, en passant par la Zambie et le Tanganyika (Tanzanie), sans oublier le Mozambique.

En septembre 1974 elle se produit avec de nombreux artistes africains à Kinshasa au Zaïre (RDC).

Elle exerce aussi le rôle de diplomate pour le Ghana, et pour la Guinée, pays pour lequel elle devient déléguée officielle à l'ONU en 1975.

En 1975, elle visite le Mozambique, à l'occasion de l'obtention de l'indépendance de ce pays, et elle chante "Aluta Continua" (« la lutte continue »).

Son discours à l'ONU, prononcé le 2 octobre 1975, à l'AGNU à New York, en tant que déléguée officielle de la Guinée, est marquant :

« Une analyse rigoureuse des événements que nous vivons actuellement révèle les contradictions opposant l'impérialisme international aux peuples qu'il subjugué. Cette réalité est attestée clairement par l'ampleur de plus en plus croissante de la lutte courageuse engagée par les divers mouvements de libération nationale en Afrique, en Asie, en Amérique latine et dans les Caraïbes, et aussi par les succès remportés sur divers fronts par les forces progressistes du monde.

Grâce à l'éclatante victoire du FRELIMO, du PAIGC, du MPLA et du MLTSP sur le fascisme portugais, l'un des bastions du colonialisme le plus rétrograde vient de s'effondrer, libérant en même temps le peuple portugais et marquant ainsi un tournant historique de grande portée dans la nouvelle étape du processus de décolonisation. (...)

« La participation de la femme à la lutte contre l'impérialisme, le colonialisme, le racisme et pour l'indépendance, le progrès et la paix, est déterminante. La proclamation de 1975 Année internationale de la femme est la reconnaissance de ce rôle et un pas vers la liquidation de toutes les formes de discrimination fondée sur le sexe, discrimination qui porte une atteinte sérieuse à la dignité humaine et constitue une violation flagrante des droits de l'homme. »

« Nous devons donc nous débarrasser de toutes les causes de l'injustice sociale, de l'indignité, de l'exploitation, de l'oppression, de l'inégalité. Pour ce faire, il faut que les sociétés soient fondées sur des bases démocratiques et dynamiques, que les rapports sociaux favorisent l'égalité sociale, enfin que les principes et les méthodes permettent à tout un chacun, quel que soit son sexe, de participer, en fonction de ses seules capacités, à la gestion et aussi à la direction des affaires publiques de sa nation, vers l'avenir heureux de la société universelle. »⁷

Elle chante sur tous les continents, sauf aux Etats-Unis et en Afrique du Sud où elle est boycottée.

Au FESTAC 77, le Festival pan-africain des arts qui a lieu au Nigeria en 1977, elle est acclamée par une foule en délire.

En 1976, suite aux tragiques et sanglantes émeutes de Soweto en Afrique du Sud (16 juin 1976 : 20 000 manifestants, près de 700 morts), elle chante « Soweto Blues », émouvante chanson écrite par Hugh Masekela.

⁷ 30^e session de l'AGNU, 2372^e séance plénière, 2 oct. 1975, NY. p. 413-417.

Elle se sépare de Carmichael en 1973 et divorce de lui en 1978. Puis, en Guinée (où la polygamie est autorisée), elle devient en 1980 la seconde épouse du Guinéen Bageot Bah, directeur à la Sabena.

En 1985, un drame frappe Makeba : Bongji, sa fille unique, meurt durant une fausse couche en 1985 ; Makeba devient alors responsable de ses deux petits-enfants, c'est pourquoi elle décide de quitter la Guinée. Une autre raison pour ce départ est qu'après la mort de Sékou Touré et le coup d'Etat de Lansana Conté qui a suivi en 1984, la Guinée est devenue moins hospitalière. Elle s'installe en banlieue de Bruxelles.

En 1986, elle rencontre le chanteur américain Paul Simon, et quelques mois plus tard elle part avec lui en tournée, pour le « Graceland Tour », qui fait la promotion de l'album « Graceland ». Cette tournée s'achève à Harare, au Zimbabwe. Vaillante jusqu'au bout, s'étant cassé la jambe, elle n'hésite pas à se produire malgré tout sur scène, en chaise roulante.

Elle se produit ensuite le 11 juin 1988 lors d'un concert historique au stade de Wembley à Londres, à l'occasion du 70^e anniversaire de Mandela. La même année, elle publie son autobiographie *Makeba: My Story* (en 2004, elle en publiera une seconde, plus complète).

En 1990, Nelson Mandela, récemment libéré de prison, et devenu héros national, la persuade de rentrer en Afrique du Sud, ce qu'elle fait le 10 juin 1990, grâce à son passeport français (elle vient d'obtenir la nationalité française⁸), accueillie en héroïne par la population. Elle va alors s'impliquer pour des causes politiques, comme la lutte contre les enfants soldats et le sida. De plus, elle ouvre un centre venant en aide au jeunes orphelines.

En 1992, elle interprète le rôle de la mère (Angelina) dans le film *Sarafina !* qui dépeint les émeutes de Soweto en 1976.

En 1999, Miriam Makeba est nommée Ambassadrice de bonne volonté de la FAO (organisation de l'ONU pour l'alimentation et l'agriculture).

En 2000, elle collabore avec Graça Machel-Mandela, l'épouse de Mandela, pour œuvrer au profit des enfants atteints du sida, des enfants soldats, et des enfants handicapés, notamment aux enfants victimes de mines anti-personnel. Elle met en place le « Centre Makeba pour les filles », un orphelinat, projet personnel qui lui tient à cœur.

Il faudra attendre 2000 pour que Miriam Makeba sorte un nouvel album : « Homeland », disque qui exprime sa joie d'être rentrée dans son pays. « *J'ai conservé ma culture, j'ai conservé la musique de mes racines. Grâce à elle, je suis devenue cette voix et cette image de l'Afrique et de son peuple sans même en être consciente* », écrit-elle dans son autobiographie.

En 2002, elle participe au film documentaire *Amandla!: A Revolution in Four-Part Harmony*, qui dépeint les luttes des Sud-Africains noirs contre l'apartheid.

En 2005, elle annonce qu'elle met fin à sa carrière, mais reste engagée et active. Elle meurt en 2008 en Italie, des suites d'un malaise, à l'issue d'un concert de soutien à l'auteur de *Gomorra*, l'écrivain italien Roberto Saviano, traqué par la Camorra.

Pour lui rendre hommage, le « Prix international Miriam Makeba » a été créé pour récompenser des artistes africains créatifs.

⁸ Makeba est décorée par la France au titre de Commandeure des Arts et Lettres en 1985 et devient Citoyenne d'honneur de la République française en 1990.

Par toutes ses chansons et par tous ses engagements à l'international, Makeba se rattache au courant panafricain, comme l'illustre cette citation : « *Les Africains qui vivent partout devraient se battre partout. La lutte n'est pas différente en Afrique du Sud, dans les rues de Chicago, de Trinidad ou du Canada. Les Noirs sont victimes du capitalisme, du racisme et de l'oppression, point final* »⁹. Elle a toujours rêvée d'une grande Afrique unie, et n'a cessé d'exhorter ses compatriotes au pardon, pour pacifier l'Afrique du Sud : Pour son pays, elle exhortait ses frères noirs au pardon : « *Nous devons grandir. Les Noirs et les Blancs doivent apprendre à se connaître, à vivre ensemble.* »

Elle est également considérée comme une figure de proue du courant « *Black is beautiful* », lancé en 1962 lors d'un défilé de mode à Harlem. En effet, Makeba, par son style, a inspiré de nombreuses femmes africaines et leur a redonné de la dignité et de la fierté : en effet, elle tenait à porter des bijoux africains, refusait de se mettre des crèmes éclaircissantes et de faire de la publicité pour ce genre de produits, refusait de lisser ses cheveux crépus, était fière de sa peau noire et de sa coupe « afro », ainsi elle proposait une alternative au standard de beauté blanche d'alors.

À sa mort, Nelson Mandela lui a rendu hommage : « *Ses mélodies envoûtantes ont donné voix à la douleur de l'exil et de la dislocation qu'elle a ressentie pendant 31 longues années. En même temps, sa musique a inspiré un puissant sentiment d'espoir en chacun de nous. Même après son retour à la maison, elle a continué à utiliser son nom pour marquer l'histoire, en encadrant des musiciens et en soutenant de jeunes femmes en difficulté. L'un de ses projets les plus récents était de mettre en lumière le sort des victimes de mines antipersonnels. Elle était la première dame de la chanson d'Afrique du Sud et méritait tellement le titre de Mama Afrika. Elle était une mère pour notre lutte et pour notre jeune nation. Il était normal que ses derniers instants soient passés sur une scène, enrichissant le cœur et la vie des autres – et encore une fois pour soutenir une bonne cause* ».¹⁰

⁹ Fleming, Tyler (2016). "A Marriage of Inconvenience: Miriam Makeba's Relationship with Stokely Carmichael and her Music Career in the United States". *Safundi: The Journal of South African and American Studies*. 17 (3): 312–338. Citation p 332.

¹⁰ Nelson Mandela, « Message from Mr Nelson Mandela on the passing of Miriam Makeba – Nelson Mandela Foundation », sur www.nelsonmandela.org, 8-10 nov. 2008, traduction par Chloé Maurel.

ŒUVRES ECRITES

Miriam Makeba (avec James Hall), *Makeba: My Story*. New York City, New York: New American Library. 1988. (traduit en 5 langues).

Miriam Makeba (avec Nomsa Mwamuka), *Makeba: The Miriam Makeba Story*. Johannesburg, 2004 (non traduit en français).

SOURCES ECRITES

Archives numériques de l'ONU (pour les extraits de discours de Miriam Makeba)

« Makeba, Miriam (1932-2008) », dans *Dictionnaire des Musiciens*, Encyclopædia Universalis, 2015.

Allen, Lara (2008). "Remembering Miriam Makeba". *Journal of Musical Arts in Africa*. 5 (1) ; p. 89–90.

Bordowitz, Hank (2006). "Miriam Makeba". In Kaufman, Alan (ed.). *The Outlaw Bible of American Essays*. Thunder's Mouth. P. 247.

Fleming, Tyler (2016). "A Marriage of Inconvenience: Miriam Makeba's Relationship with Stokely Carmichael and her Music Career in the United States". *Safundi: The Journal of South African and American Studies*. 17 (3): 312–338.

Simone Schwarz-Bart; André Schwarz-Bart (2003). *In Praise of Black Women: Modern African Women*. Madison, Wisconsin: University of Wisconsin Press.

Elisabeth Stoudmann, « Makeba, Miriam, dans Béatrice Didier, Antoinette Fouque et Mireille Calle-Gruber (dir.), *Le dictionnaire universel des créatrices*, Éditions des femmes, 2013, p. 2716-2717.

Graeme Ewens, « Obituary: Miriam Makeba », *The Guardian*, 11 novembre 2008

Amzat Boukari-Yabara, *Africa Unite ! Une histoire du panafricanisme*, Paris, La Découverte, 2014, notamment p. 287-290.

Bordowitz, Hank (2006). "Miriam Makeba". In Kaufman, Alan (ed.). *The Outlaw Bible of American Essays*. Thunder's Mouth.

Khan, Katy (2008). "South-South Cultural Cooperation: Transnational Identities in the Music of Dorothy Masuka and Miriam Makeba". *Muziki: Journal of Music Research in Africa*. 5 (1), p. 145–151.

Tanella Boni, *Miriam Makeba, une voix pour la liberté*, Paris, éditions A dos d'âne, 2018.

Redmond, Shana L. (2013). *Anthem: Social Movements and the Sound of Solidarity in the African Diaspora*. New York University Press.

Schumann, Anne (2008). "The Beat that Beat Apartheid: The Role of Music in the Resistance against Apartheid in South Africa". *Wiener Zeitschrift für kritische Afrikastudien*. 14 (8), p. 17-39.

Wikipedia, notice « Miriam Makeba » (largement utilisé pour écrire ce texte).